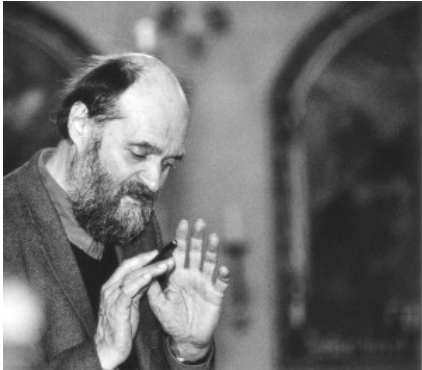


Les 81 ans d'Arvo Pärt sur Brava



BRAVA, spéciale Arvo Pärt, le 11 septembre 2016, 21h... Brava présente une programmation spéciale **Arvo Pärt**. Le dimanche 11 septembre 2016, le jour du 81ème anniversaire du compositeur estonien, diffusion de « Adam's Passion », drame musical né de la collaboration entre Arvo Pärt et le metteur en scène

Robert Wilson. Le spectacle est suivi du documentaire « The Lost Paradise », dans lequel Pärt et Wilson évoquent la genèse de leur œuvre.

Dimanche 11 septembre 21h
Arvo Pärt – Adam's Passion



« Adam's Passion » est la première – et très émouvante – collaboration entre « deux maîtres du ralenti, qui s'harmonisent parfaitement entre eux » (Frankfurter Allgemeine Zeitung). Dans un décor spectaculaire, une ancienne

usine de sous-marins, le metteur en scène et plasticien américain Robert (Bob) Wilson crée un monde visuel poétique, dans lequel le langage suspendu, mystique du compositeur estonien Arvo Pärt est mis en valeur. Trois œuvres majeures de Pärt – « Adam's Lament », « Tabula rasa » et « Miserere » –

ainsi que la nouvelle pièce « Sequentia », composée pour cette production, sont réunies en un triptyque visuellement envoûtant. La musique, la lumière, l'espace et le mouvement créent une œuvre d'art totale, dans laquelle les visions artistiques des deux grands artistes dialoguent et se répondent.

Chef d'orchestre : Tonu Kaljuste

Orchestre : Orchestre de chambre de Tallinn

Chœur : Chœur de chambre philharmonique estonien

Metteur en scène : Robert Wilson

Lieu : Noblessler Foundin, Tallinn

Année : 2015

Dimanche 11 septembre 22h30

The Lost Paradise – Arvo Pärt & Robert Wilson



Arvo Pärt est devenu une figure majeure de la création contemporaine. C'est le compositeur contemporain dont les œuvres sont les plus jouées. Pourtant il n'aime pas les projecteurs, s'exprimant peu sur sa musique, préférant les forêts

d'Estonie, générant ainsi – peut-être involontairement – l'impression d'être un reclus, une image qui le poursuit depuis longtemps. Dans « The Lost Paradise », la caméra le suit pendant une année, à travers ses voyages en Estonie, au Japon, jusqu'au Vatican. Le documentaire s'inscrit au moment de la mise en scène d' « Adam's Passion », pièce de théâtre musicale basée sur l'histoire biblique de la chute d'Adam, présentant trois œuvres phares d'Arvo Pärt. Le metteur en

scène Robert Wilson conçoit la pièce dans une ancienne usine de sous-marins à Tallinn. En retraçant le processus créatif, le film donne un aperçu rare et personnel de l'univers de deux des personnalités ; il permet une immersion dans le travail et les coulisses qui ont abouti à cette production onirique.

Avec : Arvo Pärt et Robert Wilson

Réalisateur : Günter Atteln (2015)

Lucia di Lammermoor à Tours

TOURS, Opéra. Lucia di Lammermoor : 7,9,11 octobre 2016. Le sommet belcantiste de Donizetti de 1835 investit l'Opéra de Tours pour 3 dates incontournables. Sur un livret de Salvatore Cammarano, l'action expose la figure sacrifiée de



Lucia Ashton, mariée contre son gré par son frère Enrico, alors que le jeune femme palpite plutôt pour Edgardo, hélas membre de la famille ennemie des Ashton. Ravenswood, Ashton ... voilà une nouvelle guerre dynastique qui rappelle Capulets contre Montaigus, ici et là, c'est le cœur pur de deux amants sincères qui est broyé pour sauvegarder l'immoralisme de guerres fratricides. Ainsi Lucia épousée malgré elle par Arturo Bucklaw, sombre dans la dépression et la folie ; tue son mari non désiré et meurt dans une fabuleuse scène de folie

éveillée au III. Comme pour Elvira des Puritains de Bellini (créé aussi en 1835), toutes les divas belcantistes dignes de ce nom se confrontent tôt ou tard à ce rôle nécessitant tendresse, intensité, incandescence incarnées par une vocalité virtuose et flexible aux phrasés filigranés. Hier, Joan Sutherland, aujourd'hui la sud africaine Pretty Yende, irradiante irrésistible par son feu juvénile et acrobatique, confirmé dans un superbe cd nouvellement paru (A Journey / Pretty Yende, édité en septembre 2016, CLIC de CLASSIQUENEWS)... chaque cantatrice colore par leur timbre spécifique et leur agilité mesurée, le profil tragique de Lucia. Pour réussir ce Donizetti, arbitre du bon goût belcantiste – alliant raffinement, expressivité, élégance et noblesse, il faut un orchestre et des solistes de premier plan. Qu'en sera-t-il à Tours en octobre 2016 ?

Lucia di Lammermoor à l'Opéra de TOURS, Opéra seria en trois
actes

Livret de Salvatore Cammarano

Création le 26 septembre 1835 à Naples

Coproduction Opéra de Marseille & Opéra de Lausanne

Direction musicale : Benjamin Pionnier

Mise en scène : Frédéric Bélier-Garcia

Décors : Jacques Gabel

Costumes : Katia Duflot

Lumières : Roberto Venturi

Lucia : Désirée Rancatore

Edgardo : Jean-François Borrás

Enrico : Jean-Luc Ballestra

Raimondo : Wojtek Smilek

Arturo : Mark van Arsdale
Alisa : Valentine Lemercier
Normanno : Enguerrand de Hys

Choeurs de l'Opéra de Tours
Orchestre Symphonique Région Centre-Val de Loire/Tours

Vendredi 7 octobre 2016 – 20h

Dimanche 9 octobre – 15h

Mardi 11 octobre – 20h

16,50 € – 19,50 € – 33 € – 59 € – 72 €

Tarif réduit accordé sur présentation d'un justificatif
valide.

Conférence / Introduction à l'opéra Lucia di Lammermoor
Samedi 1er octobre – 14h30
Grand Théâtre – Salle Jean Vilar
Entrée gratuite

Infos, réservations, présentation sur [le site de l'Opéra de Tours](#)

CD, compte rendu critique. Mozart : Les Noces de Figaro / Le Nozze di Figaro. Sonya Yoncheva (Nézet-Séguin, 3 cd Deutsche Grammophon)



CD, compte rendu critique.
Mozart : Les Noces de Figaro /
Le Nozze di Figaro. Sonya
Yoncheva (Nézet-Séguin, 3 cd
Deutsche Grammophon). Voici donc
la suite du cycle Mozart en
provenance de Baden Baden 2015
et piloté par le chef Yannick
Nézet-Séguin et le ténor Roland
Villazon : ces Noces / Nozze
marque le déjà quatrième opus
sur les 7 ouvrages de maturité

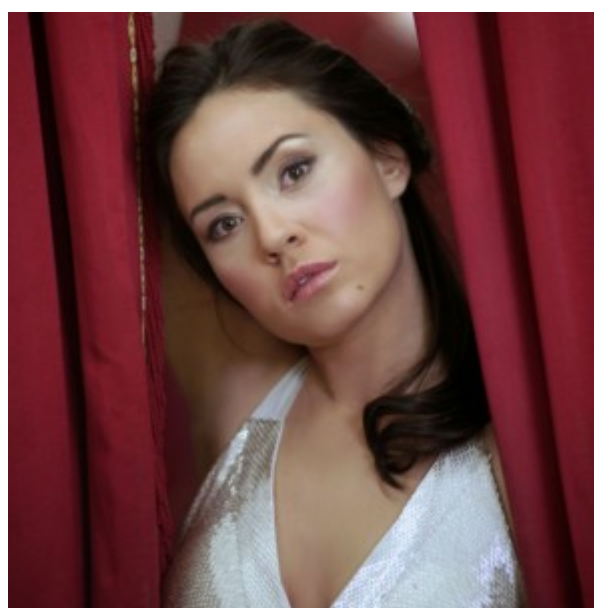
initialement choisis. Ce live confirme globalement les affinités mozartiennes du chef québécois né en 1975, et qui poursuit son irréprouvable ascension : il vient d'être nommé directeur musical du Metropolitan Opera de New York. Hormis quelques réserves, la tenue générale, vivace, qui exprime et la vérité des profils et l'ivresse rythmée de cette journée étourdissante, convainc. Soulignons d'abord, la prestation superlative vocalement et dramatiquement de la soprano vedette de la production. Elle fut Marguerite du Faust de Gounod à Baden Baden (Festival de Pentecôte 2014) : la voici en Comtesse d'une ivresse juvénile et adolescente irrésistible, saisissant la couleur nostalgique d'une jeune épouse mariée trop tôt et qui a perdu trop vite sa fraîcheur (quand elle n'était que Rosine...). **Sonya Yoncheva** renouvelle totalement

l'esprit du personnage en en révélant l'essence *adolescente* avec une grâce et une finesse absolues : son « Porgi amor » ouvrant le II, est affirmation toute en délicatesse d'une aube tendre et angélique à jamais perdue : l'aveu d'un temps de bonheur irrémédiablement évanoui : déchirante prière d'une âme à la mélancolie remarquablement énoncée. Ce seul air mérite les meilleures appréciations. Car Sonya Yoncheva a contrairement à la plupart de ses consœurs, le charme, la noblesse, la subtilité et... surtout le caractère et l'âge du personnage. Inoubliable incarnation (même charme à la langueur irrésistible dans le duo à la lettre du II : *Canzonetta sull'aria*).

Une Rosina nostalgique inoubliable La comtesse blessée, adolescente de Sonya Yoncheva

EXCELLENCE FEMININE.....A ses côtés, deux autres chanteuses sont du même niveau : incandescentes, naturelles, vibrantes : la Susanne (pourtant au timbre mûre) de **Christiane Karg** (de plus en plus naturelle et expressive : sensibilité de son ultime air avec récitatif au IV : « Giunse alfin il momento / Deh vient , non tardar, o gioia bella... »), et surtout l'épatante jeune soprano **Angela Brower**, vrai tempérament de

feu dans le rôle travesti de Chérubin. Les 3 artistes éblouissent à chacune de leur intervention et dans les ensembles. Même **Regula Mühlemann** fait une Barberine touchante (cherchant son épingle dans le jardin : parabole du trouble et de l'oubli semés tout au long de l'action) au début du IV. Exhaustif et scrupuleux, **Yannick Nézet Séguin** respecte l'ordre originel des airs et séquences de l'acte III ; il dirige aussi tout l'acte IV avec l'air de Marceline (« il capo e la capretta » : épatante **Anne-Sofie von Otter**, plus fine actrice que chanteuse car



l'instrument vocal est éraillé), et le grand récit de Basilio (sur l'art bénéfique de se montrer transparent : « In quagli anni », chanté par un **Rolando Villazon**, malheureusement trop outré et maniéré, cherchant a contrario de tout naturel à trouver le détail original qui tue ; cette volonté de faire rire (ce que fait le public de bonne grâce) est étonnante puis déconcertante ;

dommage (rien à voir avec son chant plus raffiné dans l'Enlèvement au sérail, précédemment édité). Face à lui, le Curzio de **Jean-Paul Fauchécourt** est mordant et vif à souhait, soulignant la verve de la comédie sous l'illusion et les faux semblants du drame domestique. Contre toute attente, le Comte Almaviva de **Thomas Hampson** montre de sérieuses usures dans la voix et un chant constamment en retrait, – ce malgré la justesse du style et l'aplomb des intentions, et pourtant d'une précision à peine audible (même si l'orchestre est placée derrière les chanteurs selon le dispositif du live à Baden Baden). Le Figaro un rien rustre et sanguin de Luca Pisaroni est percutant quant à lui, trop peut-être avec une couleur rustique qui contredit bien des Figaro plus policés, mieux nuancés (Hermann Prey).



Sur instruments modernes, l'orchestre palpite et s'enivre au diapason de cette journée à perdre haleine avec la couleur trépidante, ronde du pianoforte dans récitatifs et airs ; pourtant jamais précipitée, ni en manque de profondeur, la baguette de **Yannick Nézet-Séguin** ne se dilue, toujours proche du texte, du sentiment, de la

finesse : l'expressivité souple assure le liant de ce festival enfiévré qui marque en 1786 la première coopération entre Da Ponte et Mozart, inspirés par Beaumarchais (le mariage de Figaro, 1784). Pour l'excellence des parties féminines, – le sommet en étant la subtilité adolescente de la Comtesse de Sonya Yoncheva, pour l'allure palpitante de l'orchestre grâce à la vivacité nerveuse du chef, ce live de Baden Baden mérite tous les éloges. Au regard des accomplissements ainsi réalisés, les réserves émises ne sont que broutilles face à la cohérence d'ensemble. Saluons donc la réussite collective de ce 4^e Mozart à ranger au mérite du duo d'initiateurs Nézet-Séguin et Villazon à Baden Baden.

CLIC de classiquenews de juillet 2016.

CD, critique. Mozart : Les Noces de Figaro / Le Nozze di Figaro. Sonya Yoncheva, Angela Brower, Christiane Karg, Anne Sofie von Otter, Regula Mühlemann, Jean-Paul Fauchécourt, Luca Pisaroni,



Thomas Hampson, Rolando Villazon... Vocalensemble
Rastatt, Chamber orchestra of Europe. Yannick Nézet Séguin,
direction – 3 cd Deutsche Grammophon 479 5945 / **CLIC de**
classiquenews de juillet 2016

CD, coffret événement. EMERSON String Quartet / Quatuor Emerson : complete recordings on DG Deutsche Grammophon (52cd)

CD, coffret événement. EMERSON
String Quartet / Quatuor Emerson
: complete recordings on DG
Deutsche Grammophon (52cd).
Voilà 40 ans déjà que les
Emerson traverse pays et
répertoire, affirmant une
cohésion sonore et expressive
d'une indiscutable force. Fondé
à New York en 1976, les quatre
instrumentistes à cordes (David



Finckel, Eugene Drucker, Lawrence Dutton, Philip Setzer, Paul
Watkins, Guillermo Figueroa) ont pu approfondir une complicité
et une écoute rares que leurs enregistrements majoritairement
pour DG – prestigieux label jaune-, éclaire, dévoilant une
diversité curieuse, et pourtant une unité et une logique qui
fondent aujourd'hui comme rétrospectivement l'intelligence de
leur démarche : servir les auteurs du XX^e à partir d'une

souplesse tous azimuts forgée et ciselée dans l'apprentissage des auteurs romantiques germaniques, slaves et russes. La particularité des Emerson revient aux deux violonistes qui alternent selon les cycles et les répertoires la place de premier violon. Leur performance en 2010 entre autres, lors de la Biennale de Quatuors à cordes qui invite à Paris à la Philharmonie les meilleures phalanges chambristes du genre, ont affirmé une pureté de son subjuguante au service des compositeurs abordés : en majorité, non pas les grands classiques viennois : – même s'ils jouent les 7 dernières Paroles du Christ de Haydn et la « rafraîchissant » verve du n°77, Mozart (les 6 Quatuors dédiés à Haydn) et Beethoven (intégrale ici en 5 cd, 21-27)-, mais plutôt les « classiques » modernes, ceux du XXème siècle qui ont fait le cœur le plus palpitant de leur vaste répertoire : Bartok (les 6 Quatuors dont « Lettres intimes »), incontestablement Dvorak (dont aussi les pièces avec piano), surtout les russes dont évidemment l'intégrale des Quatuors de Chostakovitch (cd 30-34).



Parmi les premiers romantiques, citons l'exceptionnel relief de leurs Schubert (D804, D810 ...), la lumière des Mendelssohn (avec l'Octuor); la souplesse liquide des Schumann (n°3 opus 41/3 et le Quintette pour piano); ... Tout cela prélude à l'acuité d'une sensibilité portée et inspirée par les derniers romantiques (évidemment Brahms) et les écritures du XXè que l'on a citées, auxquelles s'associent Webern (Quatuors et

Trios, cd19), Berg (Suite lyrique, cd51), tout un cycle d'auteurs à l'œuvre restreinte voire unique (mais si géniale) : Tchaikovsky, Borodine, les français (trop rares) Ravel, Debussy, Nielsen, Sibelius, Martinu, Grieg... Ce legs postromantiques et moderne est idéalement complété par les incursions plus contemporaines chez Harbison, Wernick, Schuller, Ives... les 52 cd composent une rétrospective magistrale qui démontre une logique artistique, une éloquente maturité sonore. Incontournable.



CD, coffret événement. EMERSON String Quartet / Quatuor Emerson : complete recordings on DG Deutsche Grammophon (52cd Deutsche Grammophon 00289 479 5982 GB52). Parution : juin 2016. CLIC de CLASSIQUENEWS

Vivaldi : Stabat Mater

France Musique. Dimanche 19 juin 2016, 14h. Stabat Mater de Vivaldi. Et vous quelle version enregistrée préférez-vous ? Bilan sur l'un des chefs d'oeuvres sacrés de Vivaldi : genèse, enjeux, accomplissements... Vivaldi a longtemps été considéré pour ses œuvres liturgiques et



instrumentales. Avant d'être le compositeur d'opéras que nous redécouvrons actuellement (apport et bénéfice de la révolution baroqueuse : qui ignore encore l'impact sonore et esthétique de son Orlando Furioso ?), le Stabat Mater a beaucoup compté pour la notoriété du Pretre Rosso (Prêtre roux), enfant génial en sa cité natale : Venise.



Homme de rupture et d'expérimentation, – contrairement au dogmatique et partial Stravinsky, qui déclarait que le Pretre Rosso avait composé 500 fois le même Concerto (!)-, Vivaldi réinvente la forme même du Stabat mater... comme s'il était profondément saisi par le caractère de déploration et de recueillement funèbre qui règne dans le cycle des 10 strophes empruntées à la prose liturgique du Franciscain Jacopone da Todi (1230-1306), qui témoigne ainsi de **la douleur de la**

Vierge, deuil maternel, face au supplice et à la mort de de son fils Jésus. Ici une seule voix exprime en une dramaturgie du désespoir et de la dignité, la force du sujet : une contralto ; pas de mouvements vifs, que des épisodes méditatifs et graves voire lugubres qui cassent définitivement l'alternance lent et vif pourtant de rigueur alors. Largo, lento, adagio, andante... où les passages harmoniques dessinent un pont et une arche de la déploration. Les couplets ariosos permettent aux solistes comme aux instrumentistes de creuser l'ample intensité tragique des textes dont les instruments font une dramaturgie particulièrement introspective.

Plutôt que la révolte (légitime), Vivaldi architecture un cycle qui tend toujours à la méditation, au repli critique, à la pleine conscience de ce qui a été commis. Le raffinement de l'écriture vocale n'oublie pas dans la dernier Amen, la pure virtuosité qui est aussi en plus de la profondeur du recueillement, la clé de la partition en fa mineur de près de 20 mn, selon les interprétations. Et vous quelle version préférez vous ? Celle pour voix d'homme (alto angélique / tragique tel Andreas Scholl) ou avec voix de femme ?... Et dans quelle réalisation instrumentale ?

France Musique, dimanche 19 juin 2016, 14h. Stabat Mater de Vivaldi. Tribune des critiques de disques.

<http://www.francemusique.fr/emission/la-tribune-des-critiques-de-disques/2015-2016/stabat-mater-rv-621-d-antonio-vivaldi-06-19-2016-14-00>

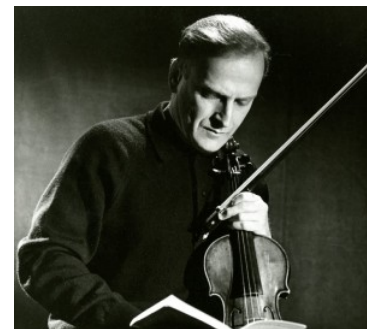
Festival de Gstaad 2016



GSTAAD, Festival (Suisse). 14 juillet – 3 septembre 2016. « Musique et famille ». Pour ses 60 ans, le festival à l'air pur propose

70 concerts en 2016... Cette année le festival suisse joue la carte des fratries et des familles musicales : qu'il s'agisse des compositeurs évoqués en « familles musicales, en dynasties enchanteresses », ou des interprètes invités en 2016, place donc aux filiations directes, surtout frères et sœurs que la musique accompagnent leur vie durant dans la complicité et le partage artistique, ... le festival 2016 selon le souhait de son directeur **Christoph Müller** (depuis 2002), met l'accent sur les complicités irrésistibles : ainsi les sœurs Khatia & Gvantsa Buniatishvili, Katia & Marielle Labèque..., les frères Kristjan et Neeme Järvi, la dynastie des clarinettes Ottensamer, les frères Janoska ...

Fondé en 1957 par le violoniste légendaire Yehudi Menuhin dont 2016 marque le centenaire, le festival de Gstaad dans les Alpes Suisses sait accorder la splendeur des sites naturels à la passion des musiciens qui le font vivre chaque été.



C'est selon le vœu de Yehudi Menuhin, une expérience unique au monde pour le public et les artistes acteurs, venus du monde entier jouer, partager, approfondir les œuvres autour de valeurs clés : exigence, amitié, détente... A l'été, 70 concerts résonneront jusqu'aux cimes enneigées : récitals, musique de chambre, concerts symphoniques, à l'église de Saanen ou sous la tente du festival, silhouette désormais emblématique de l'événement estival.

Festival de Gstaad 2016...

La musique en famille



SCENE ORCHESTRALE. Aux côtés des programmes plus intimistes, d'ores et déjà les rendez vous orchestraux (établis depuis 1989) sont très attendus, offrandes exaltantes nées de

l'entente entre les instrumentistes et leur chef ...à forte personnalité. Pas moins de quatre grandes phalanges viendront à Gstaad en 2016: Giovanni Antonini & le Kammerorchester Basel, Valery Gergiev & le Marijnsky Theatre Orchestra St. Petersburg, Riccardo Chailly & le Filarmonica della Scala Milano, Gianandrea Noseda & le London Symphony Orchestra...

Côté récitals de grands solistes, ou tempéraments à suivre absolument, ne manquez pas l'extrême sensibilité virtuose de Maria João Pires, Daniel Hope, Lang Lang, Gabriela Montero, Sir András Schiff, Patricia Kopatchinskaja, Sol Gabetta, Bryn Terfel, Anja Harteros, Fazıl Say, Maxime Vengerov, Diane Damrau, Bertrand Chamayou, Renaud Capuçon, Philippe Jaroussky,

Valery Sokolov, Didier Lockwood ou le geste incandescent et intérieur du Quatuor Ebène...

TEMPS FORTS. Parmi les nombreux temps forts, soulignons entre autres, le concert du violoniste Daniel Hope, habitué de Gstaad comme de l'Oberland bernois, et surtout héritier et ancien élève de Yehudi Menuhin auquel il a rendu hommage dans un récent cd édité chez Deutsche Grammophon (« Daniel Hope... my tribute to Yehudi Menuhin » : oeuvres de Mendelssohn, Reich, Vivaldi, Henze, Taverner, Elgar...)... son concert du 24 juillet reprend en partie les pièces jouées dans l'album discographique (avec l'Australian chamber orchestra). Parmi les autres hommages à Menuhin : Requiem de Mozart par Paul McCreech (les 15 et 16 juillet), les 3 récitals d'Andras Schiff (les 20, 23, 25 juillet), le concert de clôture « Happy Birthday Yehudi » avec Gilles Apap, Valery Sokolov, Didier Lockwood... l'Orchestre Symphonique de Berne sous la direction de Kristjan Järvi (le 3 septembre)...

Les amateurs de musique de chambre apprécieront en particulier le Gala Beethoven à deux (Maria Joao Pires et Sol Gabetta, le 17 juillet), Louis Schwizgebel-Wong (le 3 août), les soeurs Buniatishvili (le 4 août), les membres du Quatuor Ebène (le 8 août : « Confidences d'Isis et d'Osiris », Haydn, Debussy, Beethoven...), Bertrand Chamayou et la suite de son Projet Ravel (le 16 août) ; les chefs d'oeuvre viennois défendus par Isabelle Faust, Jean-Guilhen Queyras et Alexander Melnikov, le 26 août...

Les festivaliers plus lyricophiles ou amateurs de beau chant ne manqueront pas entre autres : récital d'Arabella Steinbacher, le 28 juillet ; concert de lieder et mélodies de R. Strauss et Dvorak par Diana Damrau et Xavier de Maistre, le 14 août ; Philippe Jaroussky et son ensemble Artaserse le 25 août ; le Gala Opera (avec Anja Harteros, Bryn Terfel sous la direction de Gianandrea Noseda, le 28 août)...

Le thème de la famille n'est pas seulement à Gstaad une affaire de musiciens ou d'instrumentistes ; il s'agit aussi

d'évoquer les clans et dynasties de compositeurs. Ainsi, la Dynastie Bach (Jean Rondeau, le 18 juillet), la famille Mozart (Gabriela Montero, le 26 juillet)... et aussi un très intéressant programme (évoquant les Schumann et le jeune Brahms, si proches) : Clara, Robert et Johannes, les 22, 23 juillet, autre volet de la série « Musique et Famille »... ; sans omettre une évocation de la famille Mendelssohn (Katia Buniatishvili, Renaud Capuçon, orchestre de chambre de Bâle, le 17 août)...



PEDAGOGIE, TRANSMISSION... une expérience musicale unique à partager. Gstaad ce n'est pas seulement des têtes d'affiche exaltantes, à applaudir le temps d'un concert ; ce sont aussi surtout des tempéraments taillés pour la transmission et

l'exercice pédagogique : d'ineffables moments de partage, d'apprentissage, d'explication et d'approfondissement, vécus entre maîtres et élèves. Gstaad, par la volonté de son fondateur Yehudi Menuhin dont l'intelligence pédagogique reste exemplaire, un modèle pour tous, enseigne ainsi à plusieurs profils de musiciens, dont les jeunes chefs qui demain seront les baguettes les plus convaincantes... Ainsi le concert des écoliers du Canton de Berne, entre 10 et 18 ans, appelés à travailler la 9ème Symphonie de Beethoven (Tente de Gstaad, le 2 septembre 2016), sans omettre les Académies du Festival (Gstaad String Academy, concert de clôture, le 15 août ; Gstaad Conducting Academy, le 17 août ; Gstaad Vocal Academy, concert de clôture, le 28 août ; Gstaad baroque Academy, Maurice Steger, concert de clôture le 3 septembre), comme les nombreux concerts pour les enfants et les familles (Beethoven4all, The Pumpernickel company, le 2 septembre).

Musique de chambre, concert choral sacré, programmes symphoniques, sans omettre la voix comme les grands moments de partage et de dépassement, prolongements des séries pédagogiques, ... toutes les musiques et les expériences musicales sont à vivre à Gstaad, cet été, en famille, dès le 14 juillet, et nul part ailleurs.



[Gstaad Menuhin Festival & Academy.](#) « Musique et Famille » : du 14 juillet au 3 septembre 2016. Toutes les infos et les modalités de réservation

sur **[le site du Festival de Gstaad.](#)**



**Compte rendu, Opéra. Reims,
le 19 avril 2016. Mitterer :
Marta. Elsa Benoit. Ictus.
Power / Lagarde**



Compte rendu, Opéra. Reims, le 19 avril 2016. Mitterer : Marta. Elsa Benoit. Ictus. Power / Lagarde. A l'origine, Marta est une commande de l'Opéra de Lille, passée au compositeur autrichien contemporain Wolfgang Mitterer (né en 1958), et créée in loco en mars 2016. L'Opéra de Reims reprend l'ouvrage à l'élocution vocale irréprochable, servie par une distribution indiscutable, laquelle claire et limpide, audible et intelligible illumine une action noire, tragique et fatale. L'histoire d'après le livret en

allemand de Gerhild Steinbuch, traduit (affadi?) en anglais narre l'épopée dérisoire des enfants d'une ville tous sacrifiés. Dans ce drame plus introspectif que narratif et dynamique, des séquences courtes haletantes, des épisodes spectaculaires, sorte de précipités d'un souffle réel, marquent les esprits : ainsi celui de la protagoniste Marta, seul enfant qui reste, emprisonnée/protégée dans une cage en verre par sa mère, cage qui compose comme un grand monolithe noir rectangulaire, très épuré, lisse comme un gemme brillant... on notera aussi l'impact sonore, suggestif des sons spatialisés tout au long du spectacle, associant aux timbres des instruments de l'orchestre, le goutte à goutte d'une caverne réverbérée... tout cela construit un spectacle hypnotique et inquiétant, onirique et terrifiant dont la tension nous rappelle l'autre excellent opéra contemporain plutôt intimiste et lui aussi sur le sang des innocents : La

rose blanche, proposé par Angers Nantes Opéra et repris en mai 2016 par l'Opéra national de Lorraine à Nancy.

L'action y atteint un rythme shakespearien : les parents (êtres rongés par leurs secrets inavouables) puis le capitaine (vraie graine de tyran) meurent, jusqu'à Marta qui certes parvient à s'extraire de ses entraves pour régler ses comptes, mais s'immole en dernier.

Comme Iolanta de Tchaïkovski, il s'agit de mettre en avant un monde pétrifié, grâce à la révélation qui irradie brutalement la jeune fille, seule rescapée de l'infanticide collectif, à laquelle on avait tenu caché sa véritable origine.

Les 11 musiciens de l'ensemble Ictus expriment toutes les stridences du drame inepte ; tous les chanteurs sur le fil, nuancent toutes les facettes d'un chant libre, en souffrance, qui mesure ses effets et reste très efficace. Elsa Benoit fait de Marta, une figure saisie, obligée à l'action, à la fois sidérée et active, irradiant un éclat centrifuge depuis ce point axial où elle s'expose en poupée idôlatrée, puis s'émancipe incarnée, figure de l'élan, de l'action libératrice, dût-elle en mourir.

On est loin du théâtre formaté, lisse et purement divertissant. La réussite est totale et laisse persistant, le sentiment d'une relecture critique pour en mieux comprendre les multiples enjeux.

**Compte rendu critique, opéra. Reims, Opéra, le 19 avril 2016.
Wolfgang Mitterer : Marta, création.**

Mise en scène : Ludovic Lagarde

Direction musicale : Clément Power

Marta : Elsa Benoit

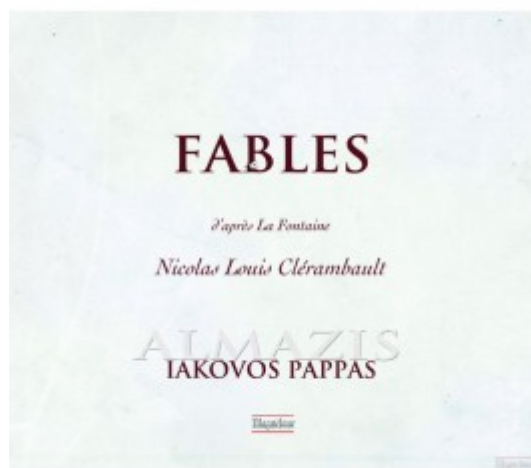
Grot, père de Marta : Georg Nigl

Ginevra, Reine, mère de Marta : Ursula Hesse von den Steinen

Arthur, Roi : Martin Mairinger

Captain : Tom Randle

CD, critique compte-rendu. Clérambault : Fables de La Fontaine. Almazis, Yakovos Pappas (1 cd Maguelone)



CD, critique compte-rendu.
Clérambault : Fables de La Fontaine.
Almazis, Yakovos Pappas (1 cd
Maguelone). TRUCULENCE MORALE. On
les a quittés chez Duni, les voici
dans les Fables de La Fontaine,
réécrites en une prosodie efficace,
dramatique... Musiciens et chanteurs
d'Almazis, dirigés par Yakovos
Pappas dévoilent l'intelligence d'un
Clérambault respectueux de la
subtilité de son prédécesseur La

Fontaine. La collection de perles ici défendue sélectionne au
total 16 fables, mis en musique sur des airs à la mode et
éditées dans un cycle de 8 volumes entre 1730 et 1733
(l'époque est celle du scandale D'Hippolyte et Aricie de
Rameau à l'opéra)... D'emblée, c'est la généreuse gouaille
éloquente et particulièrement expressive qui s'affirme à
l'écoute, réalisation délectable de chaque interprète
d'Almazis qui met le texte en avant, un souci linguistique
d'autant plus percutant que l'écriture de Clérambault saisit
par son intelligence prosodique et sa précision dramatique ;

vivacité éloquente qui rend grâce à chaque texte conçu par le librettiste de Clérambault, – demeuré anonyme ; le geste expressif des interprètes a ici tout pour séduire. Chaque épisode repose sur un puissant coup de théâtre qui dévoile ce en quoi le sujet animal principal est, soit le dupé, soit le trompeur ; c'est toujours un jeu de dupes dont les identités combinées sont finement dévoilées en fin d'action. Mais sous le masque animal perce l'idiotie crasse (le « Maître » de la poule aux oeufs d'or...) ou l'esprit astucieux des hommes (le Coq et le renard). Avidité, vanité (doublement traitée), ingratitude, beauté écervelée (celle du jeune cerf se mirant dans une onde...)... partout ici la noblesse des sentiments et qualités célébrés savent captiver, servi par une parure musicale et linguistique qu'il était urgent de révéler.

Yakovos Pappas et Almazis redouble d'éloquence dramatique au service d'un Clérambault magicien de la litote. ...

Fables truculentes et moralisatrices



La verve ciselée qu'y développe la fine équipe réunie par Yakovos Pappas, chanteurs et instrumentistes, dépasse le prétexte pédagogique et de sensibilisation qui au départ du projet artistique a ciblé surtout le jeune public; l'attention à chaque atmosphère et chaque situation exprimée par le baryton narrateur, contrasté, déclamé (**Paul-Alexandre Dubois**) où le tenor (**Christophe Crapez**)

s'affirme franchement afin que l'auditeur goûte et le jeu linguistique des poèmes fables de La Fontaine, et les ressorts purement dramatiques de chaque situation ; la musique souligne les passages forts ou les effets de surprise de l'action moralisatrice. Dans La formidable évocation-épopée de La Tortue (& l'Aigle, sur un air de l'Alcyone de Marais), la soprano **Elizabeth Fernandez** ajoute un délire lyrique qui sait rester proche de l'articulation du texte : l'une des perles les plus brillantes de la collection. Les instrumentistes expriment sans emphase quant à eux, la fluidité expressive d'un XVIII ème qui regarde rétrospectivement vers le XVII ème : preuve que du vivant de Clérambault, les vers de La Fontaine savaient encore séduire par la justesse de leur inspiration, la concision d'un style chantant d'une exceptionnelle drôlerie mordante et finalement très compassionnelle pour la gent animale qui y est ainsi raillée, sous couvert d'humanisation ou d'anthropomorphisme, ou vice versa.

DRAMES EN LITOTE... De fait, aspect remarquable du filon ainsi révélé, le librettiste de Clérambault toujours anonyme adapte avec un sens inouï de l'efficacité prosodique, chaque fable de La Fontaine : science de la synthèse, maîtrise de contrastes dramatiques, économie et pour le dire d'un seul mot central: art brillant de la litote – spécificité du génie français, l'intelligence des textes captive de part en part: déjà remarqué, applaudi à juste titre chez Duni, et dans un spectacle riche en rebond et verve théâtrale, là aussi d'après le fabuliste génial, Yakovos Pappas a eu le nez creux en sélectionnant cette collection de bijoux lyriques et poétiques; sa direction met en avant cette science de l'éloquence resserrée qui affirme la perfection d'une langue fugace, brillante, synthétique étonnement vivante ; écoutez par exemple Le rat de ville et le rat des champs : recyclés / réécrits, les 7 paragraphes originaux écrits par le poète défenseur de Fouquet lors de l'affaire de Vaux, ... s'affirme ici en seulement 2 récits aussi courts mais d'une verve préservée avec un sens du raccourci exceptionnel.

La durée de chaque fable y gagne précision, concentration prenant appui sur la seule force des mots et leur mise en musique d'une rapidité aussi éloquente qu'efficace; ce temps raccourci s'expose facilement à l'écoute des jeunes auditeurs séduits par un à propos percutant. La France a toujours eu le sens des formules et des raccourcis synthétiques, – art de la litote donc magnifiquement incarné ici, – art et expertise permettant d'écrire le moins pour exprimer le plus : compositeur de l'exactitude, Clérambault, – maître ès contrastes, a su visiblement s'associer la compétence d'un versificateur dramaturge d'un exceptionnel talent.



PIECES POUR CLAVECIN sur un mode animal... A

l'appui de cette réussite en caractérisation vocale, soulignons aussi le même brio caractérisé dans les pièces purement instrumentales pour clavecin : d'une belle assurance suggestive, la digitalité de Yakovos Pappas, claveciniste, rétablit ce jeu expressif mais ici sans paroles, choisissant par exemple entre autres le caquetage truculent, hoquets à la clé-, de La Poule de Rameau, ou surtout le sublime Vertigo du si dramatique Pancrace Royer dont le seul clavier fait surgir l'opéra; on ne pouvait concevoir plus habile et juste association. Vrais tempérament taillés pour le théâtre et la caractérisation délirante et loufoque mais toujours finement troussée, Yakovos Pappas et ses partenaires enchantent tout en dévoilant une collection irrésistible de perles morales à la puissante évocation dramatique. C'est tout le génie d'un Clérambault décidément enchanteur et mordant qui s'impose désormais à nous. **CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2016**

CD, critique compte-rendu. Clérambault : Fables de La Fontaine. Almazis, Yakovos Pappas (1 cd Maguelone MAG 358.406)

CD, événement. Frederica von Stade, the complete Columbia recital albums (18 cd Sony classical)

CD, événement. Frederica von Stade, the complete Columbia recital albums (18 cd Sony classical). **SOMBRE VELOURS D'UNE DISEUSE FRANCOPHILE.** Mezzo irradiée – ce qui la destine aux emplois sombres et tragiques, la jeune musicienne fait son voyage à Paris où alors qu'elle échouait à devenir pianiste, elle éprouve comme une sidération inexplicable, le choc

du chant et de la voix en assistant à un récital de la soprano allemande Elisabeth Schwarzkopf alors diseuse hors paires dans les lieder de Hugo Wolf. Il y a chez Von Stade qui a beaucoup douté de ses capacités artistiques réelles, une ardeur intérieure, une hypersensibilité jaillissante qui a rappelé dès ses premiers grands rôles, les brûlures tragiques et graves d'une Janet Baker.



AU DEBUT DES 70'S... Jeune tempérament à affiner et à ajuster aux contraintes et exigences de la scène, Frederica Von Stade est engagée dans la troupe du Met de New York par Rudolf Bing (1970) : elle n'est pas encore trentenaire ; très vite, elle prend son envol comme soliste, avec l'essor augural des opéras baroques (elle chante Penelope de l'Ulysse monteverdien). Mais la diva est une diseuse qui se taille une très solide réputation chez Mozart (Cherubino qui sera son

rôle fétiche, et Idamante) et Rossini dont elle maîtrise la virtuosité élégante et racée grâce à des vocalises précises et des phrasés ciselés (Tancredi, Rosina, la donna del lago: surtout le chant noble mais désespéré de Desdemona dans Otello...). La Von Stade est aussi une bel cantiste à la sûreté musicale impressionnante.

Le timbre sombre, essentiellement tragique colore une suavité qui est aussi pudeur et articulation : la mezzo s'affirme de la même façon chez Massenet (Charlotte de Werther, Chérubin là encore et aussi Cendrillon. ..), et Marguerite embrasée par un éros qui déborde (La Damnation de Faust), et Béatrice (Beatrice et Benedicte d'après Shakespeare) chez Berlioz dont elle chante aussi évidemment les Nuits d'été (de surcroît dans ce coffret, sous la direction de Ozawa lire ci après).



COFFRET MIRACULEUX... Qu'apporte le coffret de 18 cd réédités par Sony classical ? Pas d'opéras intégraux, mais plusieurs récitals thématiques où scintille la voix ample, cuivrée,

chaude d'un mezzo dramatique et suave, plus clair que celui de Janet Baker, aussi somptueux et soucieux d'articulation et de couleurs que Susan Graham (sa continuatrice en quelque sorte)... C'est dire l'immense talent interprétatif et la richesse vocale de la mezzo américaine Frederica von Stade née un 1er juin 1945, qui donc va souffler en ce début juin 2016, ses 81 ans. Le coffret Columbia (the complete Columbia recital albums) souligne la diversité des choix, l'ouverture d'un répertoire qui a souvent favorisé la musique romantique française, la fine caractérisation dramatique pour chaque style, une facilité expressive, une élasticité vocale, – dotée d'un souffle qui semblait illimité car imperceptible, et toujours une pudeur presque évanescence qui fait le beauté de ses rôles graves et profonds. Les 18 cd couvrent de nombreuses années, en particulier celles de toutes les promesses, et de la maturité, comme de l'approfondissement des partitions, soit de 1975 (CD où règne la blessure et le poison saignant de la Chanson perpétuelle de Chausson, déjà l'ivresse ahurissante de son Cherubino mozartien, ce goût pour la mélodie française : très rare Le bonheur est chose légère de Saint-Saëns, ou la question sans réponse de Liszt d'après Hugo : « Oh! quand je dors S 282, récital de 1977, cd3) ; jusqu'aux songs de 1999 et même 2000 (Elegies de Richard Danielpour, né en 1956, avec Thomas Hampson).

Dans les années 1970 et 1980, la mezzo Frederica von Stade chante Mozart, Massenet, Ravel avec une gravité enivrée

VELOURS TRAGIQUE



Salut à la France... La mesure, le style, une certaine distanciation lui valurent des critiques sur sa neutralité, un manque d'engagement (certaines chansons de ses Canteloube)... Vision réductrice tant la chanteuse sut dans l'opéra

français exprimer l'extase échevelée par un timbre à la fois intense, clair d'une intelligence rare, à la couleur précieuse, à la fois blessée, éperdue, brûlée : un exemple ? Prenez le cd 2 : French opera arias (de 1976 sous la direction de John Pritchard) ; sa Cavatine du page des Huguenots de Meyerbeer ; sa Charlotte du Werther de Massenet (noblesse blessée de « Va, Laisse couler mes larmes »), l'ample lamento grave de sa Marguerite berlozienne (superbe D'amour l'ardente flamme, au souffle vertigineux), ne doivent pas diminuer l'éclat particulier de la comédienne plus amusée, piquante, délurée chez Offenbach (Périchole grise ; Gerolstein en amoureuse déchirée : voyez le récital totalement consacré à la verve du Mozart des boulevards : Offenbach : arias and Overtures, 1994, cd14), d'un naturel insouciant et douée de couleurs exceptionnellement raffinées pour le Cendrillon de Massenet, surtout Mignon d'Ambroise Thomas, notre Verdi français. La pure et fine comédie, la gravité romantique, le raffinement allusif : tout est là dans un récital maîtrisé d'une trentenaire américaine capable de chanter l'opéra français romantique avec un style mesuré, particulièrement soucieuse du texte.



Italianisme. Bel cantiste par la longueur de son legato et un souffle naturellement soutenu, aux phrasés fins et finement ciselés, Von Stade fut aussi une interprète affichant son tempérament tragique et sombre, d'une activité mesurée toujours,

chez Pénélope de Monteverdi (Le Retour d'Ulysse dans sa patrie), chez Rossini où sa distinction profonde fait miracle dans Tancredi et Semiramide (airs et aussi récitatifs merveilleusement articulés / déclamés, cd4, 1977)... Evidemment son métal sombre et lugubre va parfaitement aux lieder bouleversants de Mahler (cd5, 1978 : Lieder eines Fahrenden gesellen, Rückert lieder) ; mais la passion vocale et l'étendue de son velours maudit, comme blessé mais si digne et d'une pudeur intacte ne se peuvent concevoir sans ses prodigieux accomplissements dans le répertoire romantique et post romantiques français : Chants de Canteloube avec Antonio de Almeida (2 albums, de 1982 et 1985, où l'ivresse mélodique s'accompagne d'une volupté comme empoisonnée à la Chausson... le timbre enivré de la mezzo américaine s'impose par sa volupté claire et son intensité charnelle ; exprimant tout ce que cette expérience terrestre tend à l'évanouissement spirituel,... une Thaïs en somme : charnelle en quête d'extase purement divine). Ces deux recueils sont des must, indémodables (même si pour beaucoup sa partenaire et contemporaine Kiri te Kanawa a mieux chanté Canteloube, sans « s'enliser »).

Berliozienne et Ravélienne, Von Stade a exprimé son amour à la France. Même style irréprochable dans ses Nuits d'été de Berlioz d'après Gautier de 1983 sous la direction de Ozawa ; et aussi Shéhérazade, Mélodies et Chansons de Ravel à Boston avec Ozawa toujours en 1979...

Avec son complice au piano, Martin Katz, la divina s'expose sans fards, voix seule et clavier dans plusieurs récitals qui ne déforment pas son sens de la justesse et de la musicalité allusive d'une finesse toujours secrètement blessée : deux cycles sont ici des absolus eux aussi, le récital de 1977 comprend Dowland, Purcell, Debussy Canteloube dont il faut écouter Quand je dors S 282 de Liszt sur le poème d'Hugo : maîtrise totale du souffle et du legato avec une articulation souveraine : quel modèle pour les générations de mezzos à venir. Plus aucune n'ose aujourd'hui s'exposer ainsi en concert. Puis le récital de 1981 se dédie aux Italiens, de Vivaldi, Marcello, Scarlatti à Rossini sans omettre évidemment Ravel et Canteloube



Sur le
tard,
Stade,
appelée
affectueu
sement
« **Flicka** »
, sait
aussi se
réinvente
r et
goûte
selon
l'évoluti
on de sa

voix, d'autres répertoires, d'autres défis dramatiques : comme le montrent les derniers recueils du coffret Columbia : après celui dédié à la comédie encanaillée mais subtile d'Offenbach (Offenbach arias & Overtures, Antonio de Almeida, 1994), les cd 15 (Elegies et Sonnets to Orpheus de Richard Danielpour), cd

18 (Paper Wings et Songs to the moon... de Jake Heggie) soulignent la justesse des récitals (de 1998 et 1999) : celle d'une voix mûre qui a perdu son agilité mais pas sa profondeur ni sa justesse expressive... CONCLUSION. Pour nous, française de coeur, Frederica Von Stade laisse un souvenir impérissable dans deux rôles chez Massenet qu'elle a incarné avec intensité et profondeur : Cendrillon (cd16, 1978) et Cherubin (cd17, 1991), sans omettre son Mignon de Thomas (Connais tu le Pays, cd2, 1976). Bel hommage. Coffret événement CLIC de mai 2016.



CD, coffret événement. Frederica von Stade : the complete Columbia recital albums (18 cd, 19975-2000). Extraits d'opéras, mélodies, songs, lieder de Massenet, Thomas, Ravel, Mahler, Schuebrt, Berlioz, Bernstein... CLIC de CLASSIQUENEWS de mai 2016.

**CD, compte rendu critique.
Georg Anton Benda : Sinfonias
(Benda, 2015 / 1 cd Sony**

classical)



CD, compte rendu critique. Georg Anton Benda : Sinfonias (Benda, 2015 / 1 cd Sony classical). Georg Anton Benda est comme ses deux frères – Franz et Johann, compositeur pour Frédéric le Grand en son château de Sans Souci à Postdam. Le site fut au XVIII^e un haut lieu de création musicale, malheureusement miroir du goût

très conventionnel du souverain prussien (il fut incapable de distinguer le génie d'un CPE Bach, pourtant à son service, mais cantonner dans un emploi subalterne de claveciniste et parfois compositeur...). Triste intuition royale qui n'offrit pas à sans-Souci malgré son ambition, le lustre artistique nécessaire. Protestant et franc-maçon, Georg Anton n'eut pas la faveur du Roi (porté vers les jeunes garçons) : le musicien bien que compositeur talentueux comme ce disque le montre aisément, ne fut à Sans Souci que violoniste de second rang dans l'orchestre de la Cour.

Heureusement Benda put enfin trouver un cadre capable de reconnaître et mesurer sa sensibilité artistique comme créateur à la Cour de saxe-Gotha, plus portée pour la modernité et le raffinement, dès 1750. Le compositeur retrouvait en la personne de son mécène principal, le Duc de Saxe-Gotha, un frère maçon. Soucieux de parfaire encore son métier, Georg Anton Benda réalisa son tour d'Italie à l'âge de 43 ans, découvrant les styles ultramontains, à Venise, Bologne, Florence et Rome : il rentra ainsi à la Cour de Saxe-Gotha comme... directeur de la chapelle. Son premier opéra italien, Xindo Riconosciuto fut créé en 1765, emblème d'une maturité scrupuleusement recherchée, enrichie. L'expérience de Benda à la Cour de Saxe-Gotha se manifeste pleinement dans l'approfondissement de son écriture lyrique : le Duc lui commande nombre d'oeuvres et mélodrammes inspirés du style

défendu par Rousseau : plus de vérité et de séduction mélodique. Ainsi en 1778, sa Médée écrite pour Mannheim éblouit le jeune Wolfgang Mozart qui écrit son admiration à son père. Même totale adhésion enthousiaste pour l'autre partition lyrique de Benda, Ariadne auf Naxos qui combla le jeune salzbourgeois. La gravité et l'élégance de Benda inspièrent à Mozart nombre de séquences dans ses œuvres : Zaide (1780), le prélude du Requiem (1791). La personnalité de Benda est attachante car il sut se passionner pour les idées de la Révolution et la Philosophie, faisant même un séjour (obligé) pour Paris en 1781 où il fit jouer Ariadne.

Belle idée de jouer ses Symphonies... par l'un de ses descendants actuels, lui qui mourut à 73 ans, et laissa 5 enfants tous musiciens ou acteurs. Un clan d'esprits créatifs... Le père de tous demeure l'esprit le plus audacieux et d'une rare conception synthétique : car entre Baroque et classicisme, Benda prépare la maturité et la conscience d'un Mozart, sachant définitivement rompre avec la pensée contrapuntique d'un JS Bach, pour concevoir un langage nouveau, plus simplement horizontal, où pensée et sentiment fusionnent au lieu de dialoguer au risque de converser sans être compris : Benda opère l'équation qui rétablit l'exposition / explicitation des deux objectifs ; son époque est celle du Sturm und Drang, – tempête et passion, esthétique exaltant les forces psychiques vers la lumière. Dans ses Symphonies, patrimoine central de la musique ancienne de la Bohème Baroque, – et finalement récemment découvertes : en 1950-, Benda offre un premier terreau à l'expressivité du sentiment classique préromantique, où le cycle orchestral en 3 mouvements, soigne surtout (sauf la symphonie VII où il est très court, de passage) le mouvement central, uniquement pour les cordes introspectives. Ici ni trompettes, timbales, clarinettes : mais la vitalité d'une écriture ciselant le contraste vents et cordes, à laquelle les cordes pincées, fines, incisives du clavecin toujours présent (comme chez Mozart) accentuent le relief rythmique selon l'élégance

viennoise en cours à l'époque. Benda participe avant Haydn et Mozart à la formation du langage orchestral tel que Beethoven saura le développer après eux à Vienne et à Bonn.

Même sur instruments modernes, orchestre et chef savent souligner sans épaisseur la palette expressive d'un Benda hypersensible. L'allant, la motricité égale, – malgré une prise de son trop lointaine et réverbérée, la finesse de la direction, l'excellent sens des contrastes, la vitalité expressive, qui regarde évidemment vers Gluck et semble déjà préfigurer Joseph Haydn, rendent ici justice à un premier corpus symphonique qui affirme l'éloquence et la maturité d'un compositeur actif dans les années 1760 et 1770, figure pionnière du langage européen des Lumières.

CD, compte rendu critique. Georg Anton Benda : Sinfonias. Prague Sinfonia Orchestra. Christian Benda, direction. 1 cd Sony classical, enregistrement réalisé à Prague en novembre 2014.